

LE COMPARATISTE ET LES AUTRES

Lionel Richard

Dans les relations interculturelles, et tout particulièrement à propos des échanges littéraires, certains phénomènes ne laissent pas de surprendre les familiers des cultures concernées. Au XIX^{ème} siècle, par exemple, Edgar Poe n'était nullement tenu en Amérique du Nord pour un auteur de qualité, et voici que, par l'intermédiaire des traductions de Baudelaire, il est pris en France pour l'un des plus grands génies littéraires des Etats-Unis. Inversement, combien d'écrivains considérés comme des génies nationaux ne sont pas reconnus internationalement !.. Aujourd'hui, partout dans le monde, les catalogues des maisons d'édition foisonnent de ces contradictions. Le marché littéraire s'étant internationalisé, la rentabilité commerciale les favorise même: c'est la marchandise vendable, pour les écrivains aussi, qui est généralement recherchée d'abord.

Ces problèmes complexes de circulation des produits culturels d'un pays à un autre, d'une civilisation à une autre, d'un peuple à un autre, ont depuis longtemps suscité, en France, un intérêt auprès des comparatistes. Les études de "fortune littéraire", analysant l'accueil critique des oeuvres d'écrivains étrangers, ont été menées avec persévérance depuis que la Littérature comparée, à la fin du XIX^{ème} siècle, a été instituée dans l'Université française comme discipline autonome. D'ailleurs, ses plus éminents

-- 76 --

représentants ont satisfait au genre: Fernand Baldensperger avec *Goethe en France* en 1904, Paul Van Tieghem avec *Ossian en France* en 1917, Jean-Marie Carré avec *Goethe en Angleterre* en 1920.

Qu'en est-il de ces études? Elles ont moins vieilli par leur style que par une absence d'esprit de suite dans la méthodologie. Le plus souvent, autant sont décrites avec une minutie remarquable les multiples manières dont les oeuvres de l'écrivain en question furent accueillies dans la presse et les milieux littéraires étrangers, autant restent sommaires les raisons des formes elles-mêmes de l'accueil. Le catalogue analytique a tendance à l'emporter sur la synthèse des faits relevés, sur leur interprétation.

Prenons l'ouvrage cité de Baldensperger, *Goethe en France*. Qu'examine-t-il? Avant tout, la place tenue par Goethe, de la publication des *Souffrances du jeune Werther* à la fin du XIX^{ème} siècle, dans ce qui est appelé "l'élite française", et non dans l'ensemble de la société. Baldensperger se limite, signale-t-il, aux "principaux aspects sous lesquels Goethe est apparu à la France" (1), mais la France, en tout état de cause, n'est représentée ici pour lui que par les générations intellectuelles. Cette restriction, gênante parce qu'elle fait prendre la partie pour le tout, est elle-même gauchie par une méthode qui tient davantage, dans la sélection des jugements critiques, de réactions subjectives que d'une investigation fiable.

L'évocation, par Baldensperger, des milieux émigrés allemands à Paris au XVIII^{ème} siècle, sans l'ombre d'une préoccupation sociologique, donne le ton: "Même à

Paris, ou la colonie allemande, vers la fin de l'ancien régime, était assez nombreuse, on imagine bien qu'avant les traductions françaises, un écho atténué dut répondre à la clameur qui salua *Werther* dans les pays germaniques, et préparer ainsi l'attention française..."(2). Quant aux explications des diverses images de Goethe mises en avant par les uns et les autres, des enthousiasmes et des rejets, elles comptent peu d'arguments convaincants et malheureusement beaucoup d'hypothèses, voire des hypothèses qui ne sauraient paraître aujourd'hui que parfaitement fantaisistes! Si l'Université n'a joué qu'un rôle de médiation presque inexistant dans la connaissance de Goethe, prétend ainsi Fernand Baldensperger, c'est qu'elle est par nature "plutôt préparée à enregistrer les résultats acquis dans le domaine de la pensée qu'à faire oeuvre de révolution intellectuelle" (3). Et si Goethe n'a pas eu la faveur de Stendhal, alors qu'il a séduit Nodier par son côté romanesque et sentimental, c'est tout simplement que l'un était franc-comtois, et l'autre du Dauphiné! (4)

En 1921, rendant compte du *Goethe en Angleterre* de Jean-Marie Carré, Louis Cazamian regrettait de voir les études de fortune littéraire se développer sur des principes qui, à son avis, étaient flottants (5). Il reproche à Jean-Marie Carré de ne pas avoir suffisamment considéré que l'Angleterre qui reçoit l'oeuvre de Goethe évolue constamment, et qu'elle n'est pas seule à évoluer, que la

-- 77 --

permanence de l'individualité Goethe est elle-même illusoire. Il insiste sur "les conditions propres du milieu réceptif". Ce qui lui paraît déterminant, ce sont "les lois de l'organisme psychique anglais". Goethe n'est le plus souvent compris, et finalement mal compris, que ramené à l'esprit, au temperament, au caractère anglais. Dans la conscience et l'imagination des Anglais, indique-t-il, "la figure de Goethe est le plus complexe comme le plus instable des produits".

Dans ces considérations méthodologiques, Louis Cazamian ne poète que très peu d'attention à la configuration sociale du pays qui reçoit l'oeuvre d'un écrivain étranger. La psychologie, non la sociologie, semble être à ses yeux la clé des relations interculturelles. En revanche, toujours en 1921, conscient lui aussi du manque de pertinence des méthodes utilisées par les comparatistes, Paul van Tieghem pose en principe que l'analyse sociale des "circuits" de connaissance des oeuvres étrangères est primordiale. Il faut remarquer, dit-il, "que certains livres n'ont été connus que fort tard dans certains pays, tandis que d'autres y étaient plus vite populaires que dans leur pays d'origine". Ce qui doit conduire à étudier "les obstacles matériels, politiques ou religieux qui s'opposaient à la diffusion des uns, et les circonstances qui favorisaient celle des autres". Malicieusement, il ajoute: "Il y a la matière à des travaux préparatoires très variés, et plus utiles que tant de dissertations oiseuses dont il n'y a rien à tirer".

Conseils suivis d'effets? L'anthropologue Roger Bastide (6) est loin de le penser puisque plus de trente ans plus tard il ne propose rien de moins qu'un "renouvellement de la Littérature comparée en la liant à une sociologie des interpenetrations de civilisations". Il estime, et il le montre à partir d'exemples empruntés à la vie intellectuelle au Brésil, que la morphologie du "milieu interne" explique la sélection de certaines influences culturelles étrangères, la vision particulière de certains écrivains étrangers, la transformation des mouvements littéraires ou artistiques quand ils

passent d'une civilisation à une autre. C'est pourquoi, retrouvant à son insu les idées de Paul van Tieghem, il préconise l'analyse attentive du "milieu interne", ou milieu réceptif: "On s'est beaucoup attaché à montrer que les idées se transportent avec les colis des marchands, et il en est souvent ainsi. L'influence italienne a débuté en France par Lyon, plaque tournante du commerce français avec l'Italie. Mais ce n'est pas toujours le cas. Pour qu'une mode littéraire soit acceptée, il faut qu'elle réponde aux besoins d'un certain groupe social, d'un certain secteur d'une population donnée. Et elle passera ensuite ou ne passera pas d'un secteur à un autre par le jeu de la loi de la barrière et du niveau, ou par celui de la lutte des classes, ou par le jeu de toute autre loi sociologique".

Quel doit être, par conséquent, l'objectif de la Littérature comparée, aux yeux de Roger Bastide? Il faut qu'elle porte ses efforts sur le champ d'analyse de la

-- 78 --

globalité sociale: "Alors seulement, les raisons des choix, le changement des modes étrangères, les canaux de passage et les processus de métamorphoses s'éclairent vraiment." Transposons dans le domaine des études de "fortune" ou de "réception" littéraire: il faut tenter de mettre en évidence les réseaux d'influence de la société qui reçoit les écrivains étrangers concernés, dégager les besoins de certains groupes sociaux pouvant déterminer la propagation de tel courant ou de tel écrivain de préférence à d'autres, ainsi que la nature des obstacles s'interposant dans cette diffusion.

Il va de soi que de telles études doivent être étayées non seulement sur des données sociologiques et des évaluations statistiques solides, mais sur des documents probants. Il n'est pas pertinent de s'appuyer uniquement sur des jugements critiques publiés dans la presse. Dans des dizaines de journaux peuvent paraître, en effet, des articles élogieux sur un écrivain, sans que la lecture de ses livres, et donc leur influence réelle sur le public, soit vraiment importante. Aujourd'hui, les feux d'artifice produits par les communications de masse autour des phénomènes culturels, et leur impact éphémère, poussent d'autant plus à la prudence dans les interprétations.

A supposer, maintenant, que grâce à une méthodologie plus scientifique le comparatiste soit rendu plus crédible, doit-il en rester à la formulation de constats et de carences? Par son *Goethe en France*, Baldensperger n'a rien changé à la vision donnée en France de l'écrivain allemand, à son utilisation, et presque rien changé au processus de traduction de ses oeuvres. Le problème essentiel qui se pose pour le comparatiste, quand il se consacre aux interrelations culturelles, est celui de sa crédibilité sociale.

Il n'a jamais manqué de bons esprits pour ironiser sur le comparatiste, spécialiste dont la spécialité consisterait à n'en avoir aucune! En 1921, Paul Van Tieghem le rappelle fort à propos en retournant l'ironie à ces bons esprits, pour leur répondre que si le comparatiste n'est, il est vrai, "ni helléniste, ni angliciste, ni germaniste" au sens strict, il a "particulièrement étudié la région mitoyenne entre deux littératures" au moins (7). Il en résulte que le comparatiste ne saurait être un spécialiste traditionnel, et que, par nature, il est un 'intermédiaire' entre les deux cultures au moins sur lesquelles il a concentré ses recherches. Et finalement, puisque, pour reprendre Pierre Brunel, "par définition, la littérature comparée est ouverte sur les pays étrangers" (8), il n'y a qu'un pas entre cette qualité d'intermédiaire naturel et celle de médiateur actif, soit comme informateur sur les cultures étrangères, soit comme traducteur.

Dans *Comparaison n'est pas raison*, en 1963, Etiemble s'en prend, tout comme Paul van Tieghem quarante ans avant, aux détracteurs de la Littérature comparée. Proposant du comparatiste un portrait 'ideal', il n'hésite pas à le présenter comme l'image inversée du spécialiste

-- 79 --

traditionnel, enfermé à l'étroit dans sa discipline: "Outre une formation d'historien, je lui en souhaite une aussi de sociologue. Je ne lui interdrais même pas la culture générale. Qu'il ait mieux que des lumières sur les arts plastiques, et la musique de l'époque à laquelle il se voue! Par ces temps de spécialisation outrancière, il convient qu'une discipline au moins, la nôtre, reconnaisse l'importance de ce que, sacrifiant au démon du siècle, on appelle parfois les 'sciences diagonales' - ce que, dans mon enfance, on appelait encore la culture générale, ou même, plus modestement, la culture."(9)

Trop souvent, le spécialiste au sens strict ne s'adresse en effet qu'à d'autres spécialistes. Il a coutume d'écrire dans des revues spécialisées, à l'intention de ses pairs ou pour des étudiants qui s'initient à sa spécialité, plutôt que dans des périodiques d'information, voire de vulgarisation culturelle pour le grand public. Les connaissances, de cette manière, ne circulent en définitive qu'en vase clos. Elles ne pénètrent pas dans la sphère de l'efficacité sociale.

Une perspective ouverte est d'autant plus justifiée, socialement, pour un comparatiste, qu'elle permet de contribuer à lutter contre les multiples préjugés, stéréotypes, erreurs et aveuglements qui frappent toute culture dès qu'elle est recue par un peuple étranger. Jean-Marie Carré, en 1947 et au sujet de l'image de l'Allemagne en France, préférait parler d'un 'mirage' (10). Avant lui, en 1923, Gustave Rudler estimait que la plupart des écrivains exerçant des influences le faisaient par le truchement d'un être imaginaire, d'une légende que leurs admirateurs substituaient au réel. "Il est difficile de voir les écrivains étrangers sous leur vrai jour", indiquait-il, et les littératures étrangères lui semblaient particulièrement victimes de "mirages qui altèrent les figures et les proportions".

Mais Gustave Rudler ne se bornait pas à relever une déformation inévitable, il proposait d'expérimenter l'usage d'un remède possible: une critique littéraire plus efficace par une meilleure information. Car, même si "dans toute pénétration d'un peuple par l'autre, il entre une forte part de déchet, de faux-sens, de centre-sens", il est incontestable que "la connaissance de la réalité aide à voir clair, par comparaison, dans les mirages de tout genre qui la déforment" (11).

La tâche du comparatiste ne serait-elle donc pas aussi de faire franchir les frontières dans les esprits? De relier l'autre qui est loin à l'autre qui est proche?

NOTES

(1) Fernand Baldensperger, *Goethe en France*, Paris, Hachette, 1904, p.4.

(2) Id. *ibid.* .15.

(3) Id., *ibid.*, pp.360/361. Baldensperger prétend que “l’Université de 1830 était trop attachée aux classiques, celles de 1860 au moule de l’éclectisme à la Victor Cousin pour adhérer activement aux nouvelles manières de comprendre la littérature et la philosophie sur lesquelles flottait l’étendard de Goethe”.

(4) Id., *ibid.*, p.361. Selon Baldensperger, “nos provinces, par l’intermédiaire des écrivains chez qui le terroir est encore perceptible, ont ‘réagi d’une façon conforme à ce qu’on peut légitimement inférer de leurs pré-dilections de tempérament et d’esprit”. La remarque est plutôt étrange pour Stendhal, qui ne se trouvait pourtant guère d’affinités avec les habitants de Grenoble!

D’ailleurs, dans sa conclusion, Fernand Baldensperger s’interroge lui-même sur la validité de sa méthode. Il constate qu’on ne peut parler d’une “popularité” de Goethe en France, puisque “l’oeuvre du poète allemand ferait petite figure, dans une statistique de librairie, à côté de *Quo Vadis?* ou de tels romans de Walter Scott” (p.357). Malheureusement, on cherche en vain dans son ouvrage ce genre de statistiques.

(5) Louis Cazamian, “Goethe en Angleterre, quelques réflexions sur les problèmes d’influence”, *Revue Germanique*, no. 4, 1921.

(6) Roger Bastide, “Sociologie et Littérature comparée”, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1954 (16), pp.93-100.

(7) Paul van Tieghem, “La synthèse en histoire littéraire. littérature comparée et Littérature générale”, *Revue de Synthèse Historique*, 31, 1921, pp.1-27. Yves Chevrel considère également que “le propre de la littérature comparée, dans son objet et, par conséquent, dans ses méthodes, est de toujours prendre deux termes, deux ensembles (au moins), et de les confronter” (“Littérature comparée et tradition classique: situation des études comparatistes en France”, *Colloquium Helveticum/Cahiers suisses de littérature générale et comparée*, Berne, no. 2, 1985.

(8) Pierre Brunel, “Bonnes intentions comparatistes”, *Bulletin du Centre de Recherche en Littérature Comparée*, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), no.1, novembre 1982, p.3.

(9) Etiemble, *Comparaison n’est pas raison*, Paris, Gallimard, 1963, p.83.

(10) Jean-Marie Carré, *Les écrivains français et le mirage allemand (1800-1940)*, Paris, Boivin, 1947.

(11) Gustave Rudler, *Les techniques de la critique et de l’histoire littéraires*, Oxford, 1923 (réimpression Slatkine Reprints, Genève, 1979, coll. Ressources, avec une présentation d’Ephraïm Karpaz), pp.169-170.